

PRUNE NOURRY

LIBÉRATION, 17 novembre 2021

Prune Nourry, la touche à tout

Avec son «Projet Phénix», la plasticienne invite à découvrir, dans l'obscurité, la voix et les visages de huit déficients visuels. Un parcours d'une intimité saisissante.

«**J**e trouve que les mains parlent beaucoup plus que les yeux. En touchant une main, on arrive à savoir la taille de la personne, si elle est menue. [...] Maintenant, on n'ose plus. C'est quelque chose qui me manque énormément. Il y a des situations qu'on ne vit plus.» A la galerie Templon, à Paris, jusqu'à fin octobre, l'émotion contenue d'Hayat s'écouait dans le noir. Comme celle de David, Jean-Philippe, Danielle ou Roxane. Tous ont en commun d'être déficients visuels, et d'avoir accepté de poser pour la plasticienne Prune Nourry. Dans son atelier, l'artiste s'est bandée les yeux pour façonner huit bustes d'argile, parcourant de ses mains les traits de chaque visage. «Le toucher n'est ni plus invasif ni plus impudique que le regard. Mais il crée une intimité, suscitant une conversation dans

un temps qui s'étire, dans une confiance réciproque.»

Douche sonore. De ces face-à-face avec ses modèles, Prune Nourry a tiré la matière du «Projet Phénix», présenté sans être rendu visible pour autant : l'exposition est plongée dans l'obscurité. La scénographie, pensée avec des membres de l'Institut national des jeunes aveugles, s'adapte à ce choix radical. Des médiateurs informent les visiteurs du «mode d'emploi» du parcours: en tenant la corde sur sa droite, on rencontre un nœud quand on passe à proximité d'une sculpture et d'une douche sonore – les confidences de chaque modèle accompagnent les bustes cuits selon la technique du raku. Alors à défaut de lumière, ce sont les mains et les oreilles qui s'activent. «C'est important d'accepter de se mettre à la place de l'autre, dans ses yeux, pour penser différemment», ex-

plique l'artiste depuis New York, où elle travaille.

Faut-il expérimenter le handicap, même de manière très superficielle, pour mieux le comprendre, ou du moins pour y être sensible ? La proposition de Prune Nourry vaut finalement moins par l'expérience tactile qu'elle propose que par la place faite à une parole rarement écoutée, et à laquelle l'absence de stimuli visuels donne toute sa puissance. Il y a Roxane, qui refuse de «vivre avec la peur», cette peur universelle du noir dans lequel elle est plongée. Hayat, juriste de formation, qui s'est inscrite en formation de kiné, «malgré[s]on âge», pour essayer d'ouvrir de nouvelles portes: «J'ai envie de découvrir le monde, de travailler. J'ai besoin du contact [...]. J'aspire à gommer les obstacles qu'il y a entre mes yeux et ce que je veux obtenir

PRUNE NOURRY

LIBÉRATION, 17 novembre 2021

de la liberté.» Ou Danielle, mère de deux enfants, qui a commencé à perdre la vue à 18 ans: «Lorsqu'on devient aveugle, on n'ose pas toucher. Dans la vie courante, le toucher est tabou.»

Guerrière. Ces confidences, loin de tout pathos, interrogent l'hypertrophie visuelle de notre société, que vient encore renforcer l'injonction à respecter les «gestes barrières». *«Le rapport au toucher est ce qui nous rend humain, c'est notre tissu social. Pour des personnes déficientes visuelles, en être privé durant cette période de Covid représente un handicap plus grand encore»,* observe la plasticienne. Les huit voix du «Projet Phénix» dessinent un portrait collectif de résilience face à un corps défaillant – une thématique chère à Prune Nourry, qui a subi, à peine trentenaire, un cancer du sein et une mastectomie.

Cette maladie et son parcours de guérison chargent ses œuvres d'une dimension cathartique; ainsi d'*Amazone* (2018), monumentale sculpture en béton représentant une guerrière mythique au sein blessé. Recouverte de milliers de bâtons d'encens, la pièce fut embrasée lors d'une performance hautement symbolique, évoquant la tradition des ex-voto. L'artiste le souligne: *«Nous sommes tous marqués, de l'intérieur ou de l'extérieur, au corps ou à l'âme, de manière parfois visible, parfois cachée. Cette complexité s'oppose à l'uniformisation de notre société de la représentation. Ce qui fait la beauté du monde, ce sont ses cicatrices.»*

C.Gr.